Document généré le 1 juin 2025 17:15

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Nancy Huston, Mylène Durand, Michèle Ouimet

Jean-François Crépeau

Numéro 158, été 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/78046ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2015). Compte rendu de [Nancy Huston, Mylène Durand, Michèle Ouimet]. *Lettres québécoises*, (158), 24–25.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par JEAN-FRANÇOIS CRÉPEAU

☆☆☆ ½

NANCY HUSTON
Bad Girl
Classes de littérature
Arles / Montréal, Actes sud / Leméac, 2014, 272 p., 27,95 $.

Quand le temps fait son œuvre

NANCY HUSTON

J'évite généralement les autobiographies, devenues trop souvent de ternes exercices de style nostalgiques. Mais il y a une exception et c'est lorsqu'un écrivain aux œuvres déjà marquantes s'adonne à l'autofiction. Or, le nouvel opuscule de Nancy Huston est une de ces perles rares. Voyons pourquoi.

En exergue, l'auteure cite Roland Barthes, celui qui dirigea son mémoire universitaire sur les jurons : « Tout ceci doit être considéré comme dit par un personnage de roman. » Le « tout ceci » fait bien sûr référence au récit de Dorrit, la narratrice de ce livre qui n'est ni tout à fait un roman, ni tout à fait un récit, ni tout à fait une autobiographie mais un peu tout cela.

Ce qui a d'abord attiré mon attention, c'est le « bad girl » dont l'auteure coiffe son héroïne. La locution « bad girl » ne se traduit pas simplement, ni vraiment, par « mauvaise fille ». C'est plutôt un anathème tout à fait anglo-saxon.

L'enfant embryon

Dorrit, une enfant à naître, n'est, au début du récit, qu'un mélange de fluides, un amalgame de cellules, pas tout à fait un embryon. Elle fait d'abord un tour d'horizon de sa génétique familiale. Elle dit d'où elle vient pour tenter de comprendre où elle va, soupesant ce que l'hérédité lui a donné ou ce dont elle l'a privée.

C'est à une véritable classe de sa propre généalogie que nous sommes conviés, aussi bien du côté du père Kenneth que de celui d'Alison, sa mère. Outre les origines irlandaises de l'un et les ancêtres allemands de l'autre, ce sont des pages entières de l'histoire du continent nord-américain qui défilent sous nos yeux : immigration et intégration, religion et croyance, éducation et valeurs familiales, travail à la dure ou à la petite semaine sont autant d'illustrations des contingences auxquelles les ancêtres de Dorrit — l'*alter ego* de Nancy Huston — et des milliers de leurs concitoyens ont été soumis et qui sont inscrites dans leur ADN.

Ceci expliquant cela, Dorrit peut s'approprier l'histoire de sa famille. Elle choisit dans ce fatras d'événements ceux qui détermineront son avenir. La séparation de ses parents, le départ d'Alison et sa longue absence, le remariage de Kenneth avec Alice — une belle-mère qui influencera sa carrière d'écrivaine —, les déménagements à répétition, ses études à Paris et son installation définitive en Île-de-France : cela et les événements disparates qu'elle raconte s'amalgament et deviennent une fresque où sourdent les horizons et les couleurs d'une vie malgré tout lumineuse.

Tournant littéraire ?

Nancy Huston a fait de *Bad Girl* un patchwork de dizaines d'images aux formes diverses, s'insérant les unes dans les autres. Nous ne sommes plus dans les plans-séquences de certaines de ses autres œuvres, mais dans les fragments démultipliés, sa création littéraire épousant la forme des événements qu'elle raconte.

Dorrit est peut-être la fille de Chronos, le dieu du Temps et de la Destinée, car elle semble avoir hérité du don d'anticiper l'avenir comme les augures d'autrefois. Pas étonnant alors que *Bad Girl* soit le récit de remarquables cours de littérature, de ces leçons capables de donner naissance à un écrivain de génie. Ou de tuer son talent dans l'œuf.

☆☆☆

MYLÈNE DURAND
La chaleur avant midi
Montréal, Pleine lune, 2014, 236 p., 22,95 $.

L'insondable mystère

Février, journée de bourrasques. Quel bon moment pour voyager au Costa Rica, où la romancière Mylène Durand a installé l'action de son deuxième roman.

L'auteure aime les fratries et les bords de mer. Ainsi, les enfants au cœur de *L'immense abandon des plages* (Pleine lune, 2009) vivaient à Havre-Aubert. Ici, les cinq jeunes Jiménez habitent à l'El Paraíso, l'hôtel que possèdent leurs parents sur la côte costaricaine. Ces derniers se sont associés à Clarisse, une Québécoise dont ils savent très peu de choses, et qui est l'héroïne du roman.

Il y a de l'action dans cette histoire et tout est interrelié. La romancière pratique l'art du non-dit, tenant le lecteur en haleine du début à la fin. Ce suspens n'est pas celui du polar, mais d'une quête existentielle dans laquelle s'engagent plusieurs des personnages.

Clarisse et Éloïse

Clarisse, bien sûr, dont on découvre petit à petit des fragments de sa vie au Québec. Arrivée presque par hasard chez les Jiménez, elle est devenue une associée silencieuse, car elle préfère travailler sans se faire remarquer. Elle est une femme de chambre efficace qui s'est rapidement attachée aux enfants Jiménez.

Une certaine sérénité règne sur l'El Paraíso jusqu'à l'arrivée d'Éloïse Lépine, une Québécoise dans la vingtaine. Elle est malade. Tous tentent de lui rendre la vie plus facile, mais elle ne fait rien pour agréer leur gentillesse. Elle s'enferme sur elle-même et devient un fardeau pour tous.

C'est alors qu'on apprend que Clarisse a une fille du même âge, Camille, qu'elle a laissée auprès son père. Et si Éloïse était son enfant qu'elle n'a pas vue depuis longtemps ? Cette question la hante et la contraint à veiller sur elle tant qu'elle ne découvrira pas qui est vraiment la jeune femme.

La Segua ?

Le mystère qui entoure Éloïse, et qu'elle entretient sans vergogne, lui confère un pouvoir sur son entourage. Même la vieille Yolanda, un peu la sorcière du village, la croit atteinte d'un mal plus grand que la dengue dont elle souffre. On dit même qu'elle est l'incarnation de la Segua, personnage de la mythologie populaire qui sème le mal et la discorde partout où elle passe.

Éloïse ne persécute pas que Clarisse. Elle s'immisce aussi dans la vie de Rosibel, une jeune femme de chambre, en tentant d'enjôler son amoureux. Elle séduit même Hugo, l'aîné des enfants Jiménez.

C'est à travers les petites perversions d'Éloïse que nous apprenons des bribes du passé de Clarisse, son enfance infernale et ce qui l'a poussée à fuir enfant, époux et pays. On a alors l'impression que la présence d'Éloïse sert de catalyseur à la résurgence des souvenirs de Clarisse. Bien que Mylène Durand révèle peu de choses sur cette période de la vie de son héroïne, cela suffit à faire comprendre les abus physiques et moraux dont elle a été victime, de son enfance malheureuse à sa vie d'adulte, indépendante de tout et de tous.

MYLÈNE DURAND

La chaleur avant midi nous tient en haleine du début à la fin, à la recherche de ce qui a déclenché chez l'héroïne ses fuites en avant que rien ni personne ne peut arrêter. L'insondable mystère de l'âme humaine est ainsi finement illustré, réfugié dans un cocon qui le protège de sa condition mortelle.

☆☆

MICHÈLE OUIMET
La promesse
Montréal, Boréal, 2014, 264 p., 22,95 $.

Les bonnes intentions

La journaliste Michèle Ouimet sait décrire les pires atrocités et témoigner du climat social qui émerge des guerres ou des cataclysmes, sans pathos inutile. J'étais donc curieux de voir comment elle allait transférer ses habiletés professionnelles dans la fiction littéraire.

Un témoin décrit les événements du récit, presque avec froideur. La trame, elle, se joue entre Kaboul et Montréal, et la distance séparant les deux pays ne se limite pas à des milliers de kilomètres, c'est aussi celle du fossé entre les cultures.

À Kaboul, Farida dirige un centre pour les femmes victimes de violence, une maltraitance chronique qui relève d'une conception archaïque des relations hommes-femmes. Soraya, une des pensionnaires, a fui famille, mari et village pour se libérer du joug qu'elle subissait.

Louise de Montréal

À Montréal, la journaliste Louise Durant s'est laissé vampiriser par son métier. Sa vie personnelle, du moins ce qui en reste, est centrée sur François, son amoureux, et sur Carole, une amie du temps des études. François, un homme discret, rumine les diktats de sa compagne qui ne veut ni enfant, ni maison en banlieue, ni potager, etc. Quant à Carole, elle dirige le bureau du maire d'une main de fer, repousse les contrariétés grâce à son charme et cherche désespérément un père pour l'enfant dont elle rêve.

Soraya de Kaboul

De retour en Afghanistan, Soraya, recluse depuis cinq ans, rencontre les siens en présence de la journaliste canadienne. La jeune femme tient alors un discours interdit aux femmes de son pays, ce qui est perçu comme un blasphème adressé à la société afghane.

MICHÈLE OUIMET

Le sort de Soraya met en lumière une tare intégrée à sa culture que les immigrants de son pays traînent dans leur bagage. Ce n'est donc pas surprenant qu'arrivée au Canada et installée dans une famille afghane où le pouvoir paternel est contesté, elle se taise et accepte tristement ce qui lui arrive parce que la violence, physique du moins, est absente.

Le fossé

Soraya a pu venir au Canada grâce à Louise Durant. Ce genre de compassion est, dit-on, rarement une bonne conseillère. Dans le cas de l'Afghane, ce sera un pis-aller qui la laissera meurtrie. Quant à la journaliste, elle paiera cher son parti pris, d'abord en ne pouvant pas effacer la culture millénaire de Soraya, puis en affrontant, malgré elle, son amoureux et son amie Carole qui ont trouvé ensemble ce qu'elle refusait à François.

Michèle Ouimet a certes rassemblé de bons matériaux pour écrire une histoire crédible, pleine de rebondissements. Hélas ! trop d'éléments de son récit semblent irréconciliables. La charge émotive qu'elle fait porter à Louise et à Soraya est si lourde qu'on doute de sa vraisemblance. Sans parler du face-à-face entre la journaliste, son mari et son amie Carole, une situation qu'on imagine bien avant qu'elle ne survienne et qui perd alors l'effet escompté.